

Abnousse Shalmani : "Avec l'écriture inclusive, on prend les femmes pour des connes !"

La féministe d'origine iranienne fustige un féminisme de plus en plus victimaire, puritain et séparatiste. Elle en appelle à la liberté plutôt qu'à la morale.

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS MAHLER

Publié le 18/10/2017 | Le Point.fr



French-writing author of Iranian origin Abnousse Shalmani poses at a press conference to present Czech issue of her novel *Khomeini, Sade and I*, in Prague, Czech Republic, March 8, 2016. Photo/Roman Vondrous (CTK via AP Images)

Auteur (sans « e ») du passionnant *Khomeyni, Sade et moi* (Grasset, 2014), Abnousse Shalmani a fui le régime iranien pour venir en France et s'émanciper à travers la littérature libertine des Lumières. Au *Point*, elle explique pourquoi l'écriture inclusive, outre sa laideur, est une illusion et fustige un féminisme de plus en plus

victimaire, séparatiste et puritain. Plutôt que l'intersectionnalité et les « safe spaces », l'écrivain (toujours sans « e ») invite à prendre la scandaleuse Colette comme boussole pour enfin arriver à l'égalité. Entretien sans fausse pudeur.

Le Point : Pourquoi, en tant que féministe, vous opposez-vous à l'écriture inclusive ? Un langage dans lequel les femmes seraient mieux représentées ne rendrait-il pas la société plus égalitaire ?

Abnousse Shalmani : Je ne crois pas que l'écriture inclusive représente mieux les femmes. Et encore moins qu'elle rende la société plus égalitaire. D'une part, d'autres langues – comme le persan ou le turc – n'ont ni masculin ni féminin et cela ne rend pas ces sociétés spécialement égalitaires. D'autre part, s'il existe un certain « déterminisme » du langage, il n'est pas assez conséquent pour, d'un coup de baguette magique, instaurer une égalité femme-homme. C'est la grande illusion. C'est le fantasme contre les faits.

Je ne veux pas d'un traitement de faveur, je ne veux pas de places réservées, je veux l'égalité.

J'ai appris le français à l'école, à l'âge de 8 ans (je ne parlais alors que le persan), et mes instituteurs m'ont toujours dit : « Le masculin est neutre. » Je n'ai jamais eu le sentiment de ne pas « exister » dans la langue française mais que c'était à moi de m'approprier cette langue pour dire et m'imposer. J'ai aussi le sentiment qu'on prend, avec cette nouvelle marotte, les femmes pour des connes. Et cela m'est insupportable. Les femmes ne sont pas des idiotes incapables de savoir qu'elles peuvent être médecins si on ne dit pas « doctoresse ». De manière générale, les discours victimaires, discriminatoires, qui offrent aux femmes une place à part, une place en dehors de la société des hommes, me font craindre le pire. Je ne veux pas d'un traitement de faveur, je ne veux pas de places réservées, je veux l'égalité, la possibilité d'avoir accès, comme les hommes, à tous les métiers, tous les mérites, tous les possibles.

En résumé : que les femmes soient égales aux hommes dans le droit et on s'occupe du reste. À savoir : à s'imposer dans l'espace public et accéder aux postes les plus prestigieux. Quand une femme échoue, je ne me dis jamais « quelle bande de phalocrates masculinistes ! » mais « elle n'a pas été assez bonne pour gagner » et je me demande tout de suite : pourquoi ? C'est une question de

point de vue, peut-être, c'est ne voir que le positif, si vous voulez, mais le résultat, c'est que j'ai toujours vu les femmes comme puissantes et capables. L'autocritique, c'est le début de la victoire. Remettre en cause nos « réflexes » de femmes, c'est avancer plus vite.

Je n'ai pas besoin de me dire écrivaine pour être femme et écrivain. J'ai besoin de savoir que Colette existe.

Vous défendez votre statut d'« écrivain » plutôt que d'« écrivaine ». Mais, comme le remarquent les partisans d'une féminisation des noms de profession, « boulangère » ou « crémière » n'ont jamais posé de problème. Il n'y a débat que pour des métiers dotés d'un prestige social ou intellectuel, comme « écrivain », « maire » ou « directeur »...

Bêtement, quand j'étais petite, je voulais être écrivain ! Et puis je pense à Colette. Je pense à Rachilde. Je me souviens de Marguerite Yourcenar, de Marguerite Duras, de Virginia Woolf, de Carson McCullers, de Radclyffe Hall, des sœurs Brontë, de Daphné du Maurier, d'Agatha Christie, de Mary Shelley... Les femmes n'ont pas attendu la féminisation des mots, n'ont pas attendu de posséder des droits civiques, l'autorisation de travailler, l'autorisation d'ouvrir un compte en banque pour devenir écrivains.

De tout temps, des femmes ont fait des choix contraires à la société dominante, contraires à la morale, contraires à la norme et ont, ainsi, ouvert des portes pour nous permettre, aujourd'hui, le choix. Il a existé des femmes philosophes, astronomes, ingénieurs, docteurs, archéologues... Il a toujours existé ne serait-ce qu'une femme qui faisait fi des interdits. Je fais le choix de m'inscrire dans cette lignée. Encore une fois, la magie n'existe pas. En féminisant les métiers, il n'y aura pas davantage de femmes docteurs, maires, directeurs ou écrivains. Par contre, en inscrivant les femmes écrivains dans les programmes scolaires, en insistant sur l'histoire des femmes, en offrant des modèles issus du passé, on offre de quoi donner envie, à des petites filles et des jeunes filles, de choisir librement leur voie.



Et surtout, je me souviens que Colette est la seule femme écrivain à avoir eu l'honneur de funérailles nationales (après Victor Hugo, Pierre Loti, Maurice Barrès, Paul Valéry et avant Aimé Césaire). L'Église lui a refusé des funérailles religieuses à cause de son passé de pantomime nue, de sa bisexualité, de ses livres. La République l'a honorée (à une époque, rappelons-le, où les femmes venaient d'accéder au droit de vote, mais n'avaient pas

encore la possibilité de travailler sans l'autorisation du mari). Colette est une boussole féministe. Ce sont ces femmes-là qu'il faut apprendre aux petites filles pour espérer effacer au maximum les inégalités de départ, pour leur prouver que tout est possible pour une femme quand elle choisit librement sa route. Alors, je n'ai pas besoin de me dire « écrivaine » pour être femme et écrivain. J'ai besoin de savoir que Colette existe.

Je crains le jour où on considérera qu'un homme écrivain ne peut pas se mettre dans la peau d'un personnage féminin.

Jusqu'où peut aller, selon vous, la logique de l'écriture inclusive ?

C'est le problème. L'écriture inclusive s'inscrit, d'après moi, dans la mouvance d'un « nouveau » féminisme qui me dérange car il n'a plus rien d'universaliste. L'universalisme, c'est considérer que toutes les femmes méritent des droits élémentaires. Quels que soient leur lieu de naissance, leur religion, leur milieu social. L'universalisme, c'est considérer que le droit vaut plus que la culture. Le « nouveau » féminisme, intersectionnel, racisé, ou autres expressions issues de la « novlangue », me fait frémir. Il sépare les femmes, il cloisonne les luttes, il affaiblit le féminisme. L'écriture inclusive est le dernier rejeton d'un nouveau séparatisme.

J'entends, par exemple, parler de « safe spaces », idée qui considère qu'il faut offrir des « lieux sécurisés » aux femmes et

minorités pour qu'elles ne se sentent pas agressées. Mais enfin ! qu'est-ce que ce séparatisme qui a des relents racistes et sexistes ? Faire société, c'est accepter d'entendre des voix discordantes, c'est vivre à côté de ceux qui ne sont pas d'accord avec vous ou qui ne vous ressemblent pas. Ces nouveaux champions de la ghettoïsation dessinent un monde où je ne veux pas vivre et où nous ne serons plus libres de fréquenter que ceux qui nous ressemblent, au risque de passer pour des traîtres à notre origine ethnique, sociale ou sexuelle. Et je crains le jour où on considérera qu'un homme écrivain ne peut pas se mettre dans la peau d'un personnage féminin (et on interdira *Anna Karénine* et *Madame Bovary*) et vice et versa. Déjà, on reproche, ici ou là, à des « Blancs » de s'appropriier la culture « noire » ou « arabe ». La culture (avec un grand C) et l'art n'ont pas de frontières, pas de nationalité, pas de sexe. Par exemple, sans l'art primitif, pas de Braque, pas de Picasso. Généralement, je suis allergique à toute forme de cases, d'interdits, de séparations. Et l'écriture inclusive comme le féminisme intersectionnel sont les chantres des frontières, du refus de se mélanger et des ennemis de la mixité sexuelle, raciale ou sociale. Et c'est très, très laid.

Comment voyez-vous l'affaire Weinstein et l'appel sur les réseaux sociaux à « balancer son porc » ?

Weinstein est un prédateur sexuel. Il a usé de son immense pouvoir pour baiser des femmes qu'il n'aurait pas pu mettre dans son lit autrement. Que des femmes le dénoncent **en une vague incroyable de révélations**, après l'impunité totale dont il a bénéficié durant sa longue carrière, est, d'un côté, très positif. Pourtant, je m'interroge. Je ne parle pas ici du « pourquoi elles n'ont pas parlé plus tôt ? », c'est évident : elles risquaient leur carrière (eh oui, c'est important, une carrière, pour une femme). Non, je trouve que c'est l'occasion de s'interroger sur le rapport des femmes à la sexualité.

L'éducation sexuelle des femmes est une tragédie. Il existe encore cette idée qu'il faut maintenir les petites filles le plus longtemps possible dans « l'innocence ». Eh bien, c'est déjà un crime. Quand on sait que la plus grande majorité des agressions sexuelles et viols se déroulent dans l'espace familial, à l'intérieur de la maison, c'est criminel de répéter à des petites filles : « Ne parle pas aux inconnus. » Il faudrait dire les choses, expliquer plus précocement aux petites filles et aux petits garçons ce qu'il en est de la sexualité

et leur apprendre l'existence des prédateurs sexuels. Arrivées à l'adolescence, les jeunes femmes entendent surtout parler du sexe mauvais, dangereux, etc., et apprennent à séparer les femmes en deux catégories : la maman et la putain, la vertueuse et la « marie-couche-toi-là ». Je me dis que, pour apprendre aux femmes à dire « non », il faut leur apprendre à dire « oui ». Le sexe n'est ni sale, ni dangereux, ni malsain. Le viol, si.

Le jour où les femmes seront aussi fières de leur sexe que les hommes, l'égalité sera totale !

Et reste la question de l'éducation des garçons : c'est merveilleux d'éduquer les filles à se défendre, à se battre contre les assauts sexuels des garçons, mais pourquoi ne pas apprendre le respect des femmes aux garçons ? Comment est-ce possible que, malgré le droit, les lois, le progrès, il existe encore des mères qui élèvent leur fils sans penser à leur inculquer le plus élémentaire des comportements : tu n'agresseras pas, tu ne violeras pas ?

Weinstein a été un jour un petit garçon qui avait des parents. Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour qu'il considère que le corps des femmes était à sa disposition ? Qu'est-ce qu'ils ont foutu, les parents ?

En Iran, les mères appellent souvent leur fils « pénis doré » en s'extasiant. Sans rire. J'ai aussi entendu des mères françaises adorer leur fils en leur répétant : « Il n'est pas mignon, le petit pénis à sa maman ? » Je n'ai, par contre, jamais entendu, ni en Iran, ni en France, ni nulle part, des mères dire à leur petite fille : « Tu as le plus beau clito du monde. » On leur « cache » leur sexe aux petites filles, on n'en parle pas, on ne l'explique pas. Le sexe des femmes, c'est une zone mystérieuse et sombre, le lieu de la honte et de l'interdit. C'est cela qu'il faut renverser. Le jour où les femmes seront aussi fières de leur sexe que les hommes, l'égalité sera totale !

Face au « balance ton porc », je ne vais pas vous cacher que je suis mal à l'aise. Je ne jetterai jamais la pierre à des femmes qui prennent la parole, mais la délation me dérange. Il faut toujours se méfier des procès populaires et sauvages. Encore une fois, je me place résolument dans le camp du droit, de la justice. C'est devant les tribunaux que se jugent les crimes sexuels. Nous nous sommes

battues pour cela. Et c'est heureux. Chaque condamnation est une victoire.



« **Beaucoup trop de féministes ont occulté ce que nous devons aux culs des femmes** », avez-vous écrit dans une tribune tonitruante parue cette année dans *Marianne*. Le féminisme est-il devenu puritain ?

Mille fois « oui ». Le féminisme est redevenu puritain. Il a toujours existé un féminisme traditionnel, pudibond, qui refusait le pantalon, l'avortement, le célibat. Il est de retour, et en force. Couvrir le corps des femmes, le cacher, le sacrifier : c'est ainsi que les femmes ont été infériorisées et victimisées. Le corps des femmes, c'est le lieu de la honte et de la tentation, il faut donc le couvrir, le préserver.

La Belle Otero

Dans l'Antiquité, les hétaires (l'autre nom des courtisanes) étaient les seules femmes à avoir le droit de posséder des terres et de gérer leurs biens. C'est aussi dans les rangs des hétaires que nous trouvons les femmes poètes ou philosophes. Sous le Second Empire, les courtisanes ou demi-mondaines ou les grandes horizontales étaient pareillement les seules femmes autorisées à posséder un compte en banque et à gérer librement leurs biens. Elles étaient aussi les femmes les plus riches d'Europe, la Belle Otero avait accumulé une fortune délirante.

Celles qui ont osé la liberté du corps ont participé à la désacralisation des femmes et nous ont donné nos droits d'aujourd'hui.

Il faudrait écrire une « histoire du dévoilement des femmes ». En effet, à chaque fois que, dans l'Histoire, les femmes ont « montré leur cul », elles ont gagné en droit. Il faut se souvenir du scandale d'une cheville dévoilée, des femmes au tournant du XXe siècle qui se sont approprié le pantalon (et ce n'était pas toutes les féministes, le débat faisait alors rage : ainsi, une féministe universaliste socialiste comme Clara Zetkin refusait le port du pantalon de peur de passer pour une « affranchie sexuelle », ce qui était la pire réputation pour une femme), de l'arrivée de la mini-jupe, du smoking pour femmes de Saint Laurent. Et toutes celles qui ont coupé leurs cheveux à la garçonne, qui ont osé la liberté du corps, celles-là, et certainement pas les autres, ont participé à la désacralisation des femmes et nous ont donné nos droits d'aujourd'hui. Car sacraliser les femmes, c'est considérer qu'elles ont besoin de protection parce qu'elles sont fragiles. C'est les maintenir dans un statut de mineur, de victime.

Les femmes qui ont osé le cul sont celles qui ont osé le « je », qui ont osé aller à contre-courant de la morale (l'autre ennemi mortel des femmes), osé l'indépendance. Sans la liberté du corps, la liberté est impossible. La littérature libertine du siècle des Lumières, qui a fait des femmes les narratrices de ces romans philosophiques, est édifiante : la démolition des préjugés ne va pas sans l'accès libre (et enthousiaste) à la sexualité, tout comme il est impossible d'être un libre penseur sans être un libre baiseur. Rappelons-nous qu'alors « baiser sans procréer » était le pied de nez le plus destructeur envoyé à l'Église qui dominait les esprits. Le libertin est celui qui dit « non » à l'emprise de l'Église, au pouvoir absolu, aux interdits, à la stricte organisation sociale et sexuelle. Il faut relire la littérature libertine.

Crédit *Le Point*